

ROMAN

*Tobi Lakmaker*

TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR  
*Daniel Cunin*

**MA SEXUALITÉ  
EN TOUTES  
LETTRES**



*pour M. M. - je m'en tire toute seule*



**PROLOGUE**

**MA MÈRE,  
JUIVE DE PÈRE**



Ma mère disait toujours : « Nos amis ne sont pas riches, ils ont tout simplement acheté un petit immeuble au bon moment. » Exactement au bon moment, mes parents en avaient eux aussi acheté un : celui situé au numéro 7 de la rue Jacob-Obrecht, *en plein* Oud-Zuid, à deux pas du parc Vondel, et à trois enjambées du Concertgebouw. Quelqu'un a dit un jour : il y a deux catégories de personnes qui vivent dans ce quartier d'Amsterdam : les riches m'as-tu-vu et les Juifs intellos. Nous, voulait-on me persuader, nous ne sommes pas des riches m'as-tu-vu, nous ne sommes pas non plus juifs – ma mère n'étant *juive que de père*. Et lorsqu'il m'arrivait de demander à mon père à moi ce que c'était, un intello, il me répondait : « Wilfred Oranje<sup>1</sup> est le seul intello qui soit. »

Durant ma vingtième année, il m'a été donné de passer quelque temps dans le petit logement de Wilfred Oranje, lequel était déjà mort. Le matin, au réveil, j'ouvrais les yeux sur des centaines d'éditions de Sigmund Freud, les allemandes, d'autres dans plein de langues différentes dont, bien entendu, les œuvres complètes traduites en néerlandais par l'ancien occupant des lieux. Entre ces murs, je n'ai pas tenu le coup très longtemps. Moi aussi, je voulais devenir un intello, mais à

---

1. Wilfred Oranje (1951-2011), traducteur réputé de romanciers et de philosophes d'expression italienne et d'expression allemande. Pendant un quart de siècle, il a travaillé à une traduction annotée des œuvres complètes de Sigmund Freud.

chaque fois que je me plongeais dans un bouquin, je m'endormais. Ainsi va la vie : si jamais je reste le regard rivé sur les pages écrites par un homme qui ressemble à Sigmund Freud, je pique du nez.

Entre mes dix-huit et mes vingt-deux ans, je me suis efforcée d'absorber toutes sortes de Sigmund Freud ; de ces multiples tentatives me reste en réalité une seule impression qu'il m'est possible de décrire en termes clairs : je n'étais pas Sigmund Freud. En termes plus précis : je n'étais pas un homme, mais une femme. Pour moi, être une femme – ça n'allait *pas de soi*. Ils voulaient que je me laisse pousser les cheveux. Certes, personne ne me l'a jamais dit à voix haute, mais quand les gens veulent vous faire avaler autre chose qu'une couleuvre, ils ne font généralement pas usage de leur bouche. Ils vous le font *comprendre*.

Depuis, j'ai les cheveux très courts et je fais partie d'un groupe de discussion pour transgenres. Vous tenez à en savoir plus ? Téléphonez-moi. À ce propos, je ne suis en rien une personne transgenre, juste quelqu'un qui aime beaucoup pénétrer les femmes et qui en a marre, pour cela, d'acheter à tour de bras des *appareils*. Ces bricoles coûtent la peau des fesses. En outre, la moitié du temps, on ne sait pas dans quoi on se lance car l'onéreux machin se fiche *de travers*. Vous savez ce dont j'ai ma claque ? Les bricoles de traviole.

Bien entendu, j'aurais pu lire des livres écrits par des auteurs qui *ne* ressemblent *pas* à Sigmund Freud



- des femmes, par exemple, ou des hommes de couleur. Mieux encore : des femmes de couleur. Le problème, c'est qu'aucune ne fait partie des classiques, du « canon ». Ce damné canon ! Mais j'entends déjà ces mots traverser votre cerveau : « Virginia Woolf n'appartient-elle pas au canon ? Et James Baldwin alors ? ... » Pour vous répondre en toute franchise : du second, je caresse toujours le projet d'acheter un bouquin ; quant à la première, ses romans ont eux aussi un effet soporifique sur moi. Peu après qu'elle a acheté ses satanées fleurs, je m'endors.

Alors que j'avais plus ou moins dix-sept ans, l'idée de devenir un génie m'est venue. L'ennuyeux, avec la génialité, c'est qu'il s'agit du même cas de figure que pour l'homosexualité : on ne *devient* pas un génie, on se rend compte qu'on en est un. Du moins, c'est ce qu'ils disent. Pour moi, à l'époque, tous les génies étaient simplement des gens capables - plutôt que de répondre au téléphone lorsque le monde les sollicitait une énième fois - de se concentrer sur une chose que ce même monde se trouvait attendre. Quoi qu'il en soit : moi aussi, je laissais souvent le téléphone sonner sans répondre, à tel point qu'à un moment donné, mes copines ont baissé les bras. Elles se sont mises à cancaner à mon sujet. Racontant que je n'étais bonne à rien, qu'il ne faisait *guère de doute* que j'étais lesbienne, étant donné ma façon de reluquer Zahra. Elles avaient raison - sur tous les fronts.

Mes copines m'ayant laissé tomber, j'ai commencé à traîner de plus en plus avec Felix et Chiel. De notre lycée classique « blanc » et « catégoriel », ils étaient les plus blancs et les plus catégoriels, ce qui n'était pas pour me déplaire. Entre les cours, Chiel se contentait en général d'une seule phrase : « Ça n'se résume donc qu'à ça ? » Felix de hocher la tête de haut en bas et moi de l'imiter sans savoir au juste de quoi il retournait. Je savais seulement qu'il avait raison, car là est l'apanage des hommes blancs et catégoriels. Pour ma part, il m'est rarement arrivé d'avoir raison, ce qui, au bout d'un certain temps, m'a foutrement défavorisée.

À vrai dire, en tout, j'ai été à côté de la plaque. En matière de garçons et en matière de filles, en matière de bonnes réponses et, plus capital encore : en matière de bonnes questions. On a beau détenir toutes les réponses possibles et imaginables, quand on ne détient pas la bonne question, on ne fait que parler dans le vide. *Cela*, j'ai fini par le découvrir. Ce que j'ai fini par découvrir, c'est qu'il y a des réponses qui précèdent une question donnée. Et tant que ces réponses ne sont pas correctes, on n'a qu'une chose : on a tort.

I  
**MA SEXUALITÉ  
EN TOUTES  
LETTRES**



## WALTER LE CONSULTANT EN RECRUTEMENT

Ma sexualité en toutes lettres, en un mot : j'ai toujours cherché quelqu'un qui fermerait portes et fenêtres, puis me dirait : voilà, on est à l'abri. Plus concrètement : j'ai d'abord craqué pour les hommes, puis pour les femmes, bien sûr depuis toujours pour les femmes, pour Muriel, la rousse aux longues jambes, qui me donnait des cours particuliers... sur qui j'ai pas crushé en fait ? Cependant, je gardais soit les yeux, soit autre chose, crucialement fermés. Au fond, là n'est pas la question.

J'ai été déflorée par Walter le Consultant en Recrutement, ce sur quoi je ne souhaite pas m'étendre. Il votait VVD<sup>2</sup> : quand je n'arrivais pas vraiment à mouiller, je m'efforçais de songer à ce parti de la droite libérale, à cause de l'étrange connexion qui existe entre excitation et détestation.

J'ai été déflorée rue Sarphati, dans une habitation qui donne sur la place Weesper, sur la façade de laquelle

---

2. Parti populaire pour la liberté et la démocratie, formation d'orientation libérale-conservatrice dont le précédent leader, Mark Rutte, a dirigé le gouvernement de 2010 à 2024.

saille la hampe d'un drapeau. Du coup, je la reconnais quand je passe à vélo dans le coin : ça me rappelle l'épaisse et envahissante érection de Walter. Walter était un amour. Le soir où ça s'est produit, il m'a dit : « Je crois bien que je suis plus nerveux que toi. » Plus nerveux que moi, il l'*était*. Pour être honnête, j'en avais rien à foutre.

Ma virginité, je tenais à la perdre pour tourner la page de ma CD Ma CD – c'est-à-dire : ma Consistante Défloration. La plupart des heures de cours, je les passais au Coffee Company en compagnie de Milan ; on n'arrêtait pas de parler de ma future CD et de son CD, son futur Consistant Dépuclage. Notre propos tournait surtout autour de la période frivole et dissolue qui s'ensuivrait. Notre CD nous servirait de couverture à l'égard de nos futurs enfants qui ne manqueraient pas de nous demander un jour : « Au fait, avec qui t'as couché la toute première fois ? » On serait à même de leur fournir une réponse tout à fait décente.

Milan a fini par perdre son pucelage dans les chiottes de l'hôpital universitaire – il venait d'entamer ses études de médecine. Moi, j'ai donc été déflorée par Walter au cours de la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre 2011. Lui et moi, on a continué à se voir pendant un certain temps, non parce que je goûtais vraiment nos échanges, mais parce que je jugeais nécessaire de renforcer la consistance.

On avait fait connaissance au café Mazzeltof, dans les minutes ayant suivi mon envoi d'un texto au

présentateur de talk-shows Matthijs Van Nieuwkerk<sup>3</sup>, l'homme avec lequel je voulais en réalité coucher. Mais celui-ci n'a jamais répondu à mon message. Je tenais son numéro de mon frère qui connaît beaucoup de monde. À dix-sept ans, c'est là ce à quoi j'aspirais : baiser et connaître beaucoup de monde.

Afin de bien me concentrer sur le texto que je voulais envoyer à Van Nieuwkerk, je m'étais éclipsée dans un snack-bar au coin de la rue. De retour au Mazzeltof, mes yeux sont tombés sur Walter, accoudé au bar ; je l'ai immédiatement embrassé sur la joue. Au fond du café, Betsie m'attendait. Je l'ai rejointe : « C'est lui qui va faire l'affaire. » Depuis que je fréquentais Betsie, fille un rien plus jolie que moi, sortir en sa compagnie était un enfer. Je faisais systématiquement office de second choix. Voilà pourquoi il me revenait de faire croire aux hommes qu'il n'y avait qu'une seule option : moi, Sofie Lakmaker.

Pour tenir Betsie hors de la vue de Walter, j'ai proposé de renouveler nos consommations. Au bar, j'ai essayé d'établir un contact visuel avec lui. Il m'a regardée dans les yeux, l'air vachement angoissé ; pour le rassurer, je lui ai offert la bière destinée à Betsie.

« On pourrait se rouler une pelle », je lui ai dit.

---

3. Présentateur télé omniprésent sur plusieurs chaînes néerlandaises depuis une vingtaine d'années.

« J'aime pas les femmes qui font du rentre-dedans », il a répondu.

J'ai hoché la tête, et on a commencé à se rouler une pelle.

On s'est retrouvés une semaine plus tard au Lempicka. Dans ce bar, il m'a raconté qu'il était originaire du Limbourg, de Heerlen pour être précis, et que son grand-père avait découvert qu'il est possible de recycler l'huile de friture en biodiesel. Trouvaille qui expliquait la présence d'une piscine dans le jardin de ses parents. Je lui ai raconté qu'une fois le lycée terminé, je voulais me lancer dans des études de philosophie. Cette confiance lui a fait dire que j'étais de gauche. Ce à quoi j'ai rétorqué qu'il était de droite, puis je lui ai suggéré qu'on aille chez lui.

Debout, assis, allongés sur le lit, on s'est embrassés pendant un bon moment ; au bout d'un quart d'heure, j'ai dit : « Allez, faisons ce qu'on a à faire. » Walter était en proie aux affres de la mort ; je le percevais, mais j'estimais que je n'avais pas de temps à perdre. Il avait vingt-six ans, moi, on le sait, dix-sept, et c'est ça qui est fou : plus on a de temps devant soi, plus on se croit pressé. Je me souviens qu'il portait un caleçon un peu trop moulant, lequel s'est fait plus moulant encore à mesure que s'esquissait sa semi-érection. En réalité, c'était son truc, la semi-érection, voilà pourquoi il lui fallait chaque fois se branler avant de passer à l'action. Il y a eu un laps d'une ou deux minutes au cours duquel



il a tenu à ce que je m'en charge, mais apparemment je n'ai pas mis assez de délicatesse pour tirer là-dessus.

Certaines de mes copines étaient sorties très déçues de leur défloration. Elles disaient inmanquablement : « Ça s'résume donc à ça ?... » Moi, j'ai trouvé ça dingue. Non tant au sens strictement positif du terme qu'à celui qu'on attribue à une catastrophe aérienne : ça dépasse l'entendement, on est en plein doute : sera-t-on jamais à même de raconter ce qu'on a vécu ? La bite de Walter était partout. Au bout d'un moment, il m'a dit : « Je veux qu'tu lui fasses un bisou. » J'ai trouvé ça grotesque, mais j'ai tout de même obtempéré. Si l'on s'abstient systématiquement de faire ce qui nous paraît grotesque, on n'arrive jamais à rien.

Après avoir éjaculé, Walter m'a dit : « Promets-moi qu'on fera plus *jamais* ça comme ça ? » Il voulait parler du fait qu'on n'avait pas utilisé de capote. Pourquoi ? je ne m'en souviens pas – il serait faux d'affirmer que ça s'est passé *en moins de rien*. Ça a duré des heures, le bazar. Il m'est arrivé de dire que j'avais perdu ma virginité sur *Everywhere* de Fleetwood Mac, et il est vrai que cette chanson est passée à un moment donné, mais il serait plus juste d'avancer que j'ai été déflorée sur toute l'histoire de la pop occidentale.

Quand je me suis réveillée, Patrick se tenait dans l'encadrement de la porte. Patrick, le colocataire de Walter. Pour être honnête, je l'ai trouvé plus attirant que ce dernier. Il coiffait ses cheveux en arrière, à plat ;

lui aussi venait du Limbourg, mais il s'exprimait avec un accent moins prononcé que Walter. En fait, Patrick m'avait tout l'air d'un abruti, ce qui justement me plaisait. Au moins, il était quelque chose. Walter ressemblait plutôt au quidam à côté duquel on se tient dans le métro et à qui, au moment de quitter la rame, on dit « Pardon » pour qu'il s'écarte. Oui, voilà à quoi ressemblait au fond Walter.

Patrick cherchait sa cravate. Quand je me suis retournée pour m'en enquérir auprès de Walter, j'ai constaté que ce côté-là du lit était déserté. Déjà parti au bureau, pour *recruter* des gens. Ne me demandez pas en quoi ça consiste. Ce qui est certain, c'est que ça rapporte gros. Walter travaillait pour la mairie d'Utrecht, chose que je trouvais plutôt déprimante. Là résidait peut-être ma plus grande angoisse : *bosser* un jour pour quelqu'un quelque part. Surtout pour une mairie de province.

Patrick, quant à lui, travaillait dans une start-up d'Amsterdam. S'étant rendu compte que Walter n'était pas là, il a affiché un sourire durable. M'a demandé si nous avions passé *un bon moment*. Je lui ai répondu qu'on avait passé un sacré bon moment, ce qui parut le choquer. Il y a des gens qui ne raffolent pas du « sacré » ni des « sacrement ». Peut-être que l'emploi de tels mots, ça fait aussi trop rentre-dedans.

Un quart d'heure plus tard, comme Patrick se tenait toujours dans l'embrasement de la porte, j'ai commencé à

stresser. Après tout, j'étais nue comme un ver, ce qui, à mon avis, ne lui échappait pas. Parler dans cette tenue à un costume auquel il ne manque que la cravate n'est pas sans conséquence sur l'équilibre des rapports entre êtres humains. Pour me tirer d'affaire, j'ai fini par dire : « Bon, je vais me plonger dans *Quote 500*. » Le volume détaillant les plus grosses fortunes du pays était posé sur la table de nuit, à côté de quelques autres qui vous expliquent comment gagner des mille et des cents en transpirant le moins possible. Suffit de transformer de l'huile de friture usagée en biodiesel, aurais-je envie d'avancer, mais il semble que ce ne soit pas la seule méthode.

Peu après ma défloration, Patrick et Walter ont déménagé dans le quartier Zeeburg. Ils ont racheté l'habitation du maire nouvellement désigné, monsieur Eberhard van der Laan<sup>4</sup> – lequel allait bien entendu occuper sa résidence de fonction sur le canal Herengracht. Le premier magistrat de la ville leur laissait un immeuble tout à fait convenable. Lianne, le béguin de Patrick, a aménagé les lieux ; il se trouve qu'elle avait un goût de chiotte. Sa profession – assistante dentaire – transpirait dans les choix qu'elle opérait en matière de mobilier. En fait, dans cette demeure au bord de l'eau de l'Ertskade,

---

4. Eberhard van der Laan (1955-2017), avocat et homme politique qui fut maire d'Amsterdam de 2010 jusqu'à son décès.

on avait en permanence l'impression d'aller se faire arracher une dent.

À supposer que le saccage commis par Lianne n'ait pas suffi, on pouvait compter sur Patrick. Lui laissait traîner des bouquins de Kluun<sup>5</sup> *partout*. Je vous jure : où que l'on posât les yeux, il y avait l'un de ses titres à vomir. « Un type formidable », assurait Patrick dès que l'occasion se présentait. Ça me rendait folle. Malgré tout, il demeurait un interlocuteur plus agréable que Walter – à qui, depuis quelque temps, je ne parlais pratiquement plus –, lequel ne cessait de m'encourager à lire des ouvrages invitant le lecteur à explorer son corps. N'en ayant aucune envie, je préférais m'adresser à Patrick et à Lianne pendant le petit déjeuner ou en des moments d'oisiveté. Avec ces deux-là, au moins, il y avait un peu d'animation, vous voyez ce que je veux dire... Lianne était bigote ; pour la faire devenir chèvre, Patrick n'arrêtait pas d'éructer des « nom de Dieu ! ». Il me gratifiait d'un regard espiègle, sur quoi on se mettait tous les deux à rire aux éclats. Un type formidable, ce Patrick.

Le 22 novembre 2011, Walter a annoncé sur Facebook qu'il était célibataire et qu'il cherchait une petite amie. Furieuse, je lui ai téléphoné. Bien qu'au volant

---

5. Ray Kluun, romancier néerlandais, auteur d'un best-seller traduit en français sous le titre *En plein cœur*. Sa prose est loin de recueillir les suffrages de la critique.

de sa voiture, il a tout de suite répondu. Il avait un kit mains libres.

« Chérie, qu'il a dit, t'as dix-sept ans ! »

« Haha », j'ai rétorqué.

Pendant un petit moment, je n'ai entendu que le bruissement ouaté de l'autoroute. Puis il a murmuré : « Si t'en avais vingt-trois, je t'aurais tout de suite demandée en mariage. »

Ça aussi, bien sûr, c'était grotesque. Il y a des jours où je me demande comment les choses auraient tourné si on s'était passé la bague au doigt. À l'heure qu'il est, je serais probablement en train de bosser pour quelqu'un quelque part. Et ce ne serait peut-être pas si terrible que ça.